

Conséquence du nouvel ouragan sur les vaisseaux et les cultures

A l'Isle de France le 18 avril 1772 - Desroches au ministre

Deux lettres datées du même jour.

- l'une traite des conséquences de l'ouragan du 14 et 15 avril 1772 sur les vaisseaux et, in fine, sur le retour des troupes en Europe.
- la seconde déplore les ravages occasionnés aux cultures.

Desroche en profite pour dénoncer le manque d'autorité de l'intendant, cause d'immobilisme.

=====

[Quimper, médiathèque des Ursulines, Fonds du Dresnay Des Roches, cote Q12C, III. (vol. 9/15)]

Du 18 avril 1772

Monseigneur,

Au moment où je touchais à la fin de l'embarquement des troupes que le Roi rappelle en Europe, un événement imprévu a déconcerté toutes mes mesures.

Un nouvel ouragan moins fort que celui du 1^{er} mars, mais dont la durée a été beaucoup plus grande, a occasionné de nouveaux accidents dans le port. Ils sont moins considérables par eux-mêmes que par les circonstances de la saison qui est bien avancée. Sa violence a duré à bien dire pendant les journées entières du 14 et du 15 de ce mois.

La Normande avait déjà embarqué cinq compagnies du régiment Royal-Comtois, et le départ prochain des sept compagnies restantes paraissait assuré.

Cette flûte, Monseigneur, avait dû appareiller le 13, et j'avais eu l'honneur de vous rendre compte de son départ que je regardais comme assuré. Dans une lettre que vous trouverez ci-jointe, uniquement pour vous faire voir le fil et la suite de mes opérations et des accidents inévitables par lesquels elles ont été dérangées.

Si *la Normande* n'est pas partie le 13, c'est par les lenteurs et les négligences du port sur lesquelles l'autorité n'a pas plus de prise que sur des statues, et cela pour bien des raisons qu'il est inutile de vous détailler ici, mais que je serai toujours prêt à mettre sous vos yeux lorsque vous l'exigerez.

Le 14 et le 15, il ne fut pas possible à cette flûte d'appareiller, et, au contraire, elle fut jetée à la côte avec les cinq compagnies qu'elle portait. Heureusement elle n'a échoué que sur la vase, et en peu de jours elle sera en état de reprendre la mer. Mais peu de jours sont bien précieux dans cette saison, surtout vis-à-vis de l'opinion publique, car pour moi je suis persuadé qu'on peut doubler le cap de Bonne-Espérance en tout temps.

Je me suis transporté moi-même en rade dès que le coup de vent a été fini ; j'ai visité tous les vaisseaux destinés à porter les troupes, et j'ai reconnu la nécessité indispensable de débarquer celles qui étaient sur *la Normande*.

Il s'est trouvé moyennant cela, 12 compagnies du régiment Royal-Comtois à terre. Savoir 6 du premier bataillon, et 6 également du second. J'ai calculé aussi les moyens que j'avais le plus à la main, et je n'ai trouvé en état de partir sur le champ que *la Nourrice* capable de porter trois compagnies, *le Vaillant* qui en a deux déjà d'embarquées, et *le Sage* qui n'en peut porter qu'une.

J'ai sur le champ ordonné l'embarquement des 6 compagnies du 1^{er} bataillon. Les deux du *Vaillant* sont déjà à bord, ce vaisseau doit appareiller aujourd'hui, et c'est par cette occasion que j'ai l'honneur de vous écrire cette lettre.

Après avoir examiné l'état de *la Nourrice*, j'ai reconnu que rien n'était mieux fondé que les représentations que les officiers du régiment Royal-Comtois m'avaient faites sur la trop grande quantité d'hommes entassés dans cette flûte, surtout pour une traversée aussi longue et dans la saison où elle va partir. C'est ce qui m'a déterminé à retrancher une des quatre compagnies qui devaient d'abord passer sur *la Nourrice*.

Par la même raison je ne mettrai que quatre compagnies au lieu de cinq sur *la Normande*, parce qu'il vaut mieux garder ici deux compagnies au lieu d'une, que d'exposer le reste à des maladies dont ils ne pourraient se garantir s'ils étaient excessivement entassés.

Voici ma disposition actuelle si le ciel n'envoie pas un troisième ouragan pour culbuter tout.

La Nourrice, *le Vaillant* et *le Sage* porteront les 6 compagnies du 1^{er} bataillon comme je l'ai déjà dit ; sous 4 ou 5 jours je compte que *la Nourrice* et *le Sage* seront à la voile, et *le Vaillant* y sera en peu d'heures.

La Normande partira (à ce que j'espère) à la fin de ce mois, et elle portera quatre compagnies du second bataillon. Les deux autres resteront ici jusqu'au mois de septembre, si quelque hasard heureux ne me procure pas les moyens de les embarquer plus tôt.

Pour comble d'inconvénient, le bâtiment du Roi *la Marianne*, qui devait porter une compagnie en France, et que l'on avait prêté au particulier, s'est perdu le jour du dernier ouragan au vent de cette île, revenant de celles de Seychelles.

Sans doute M. l'Intendant vous a déjà rendu compte de la perte du navire *le Fort* qu'il avait prêté à M. de Verdière, et qui a fait naufrage à la côte de Mozambique. Ce navire aurait encore porté au moins trois compagnies.

Aussitôt que j'ai été informé du malheur arrivé à *la Marianne*, ne pouvant quitter le port dans les mouvements compliqués et embarrassants qui m'y retiennent, j'ai envoyé M. de Jacob, mon aide de camp, sur les lieux pour donner les ordres et les secours nécessaires. On assure que personne ne s'est noyé dans ce malheur.

Je suis avec un très profond respect

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur

Le Ch. Desroches

[Archives du SHD à Brest, Ms.94, n°33]

Second ouragan.
N°63

A l'Isle de France, le 18 avril 1772

Monseigneur,

Dans ma précédente lettre, j'ai eu l'honneur de vous parler du second ouragan que nous venons d'essuyer, mais je ne vous ai rendu compte que des événements relatifs à l'embarquement des troupes. Je ne pourrai pas encore vous détailler aujourd'hui les maux qui en ont résulté pour la colonie. Je sais seulement que la ville a peu souffert : la raison est peut-être qu'il n'y avait plus rien à renverser. L'hôpital de la Grande Rivière a essuyé quelques dégradations, ainsi que les bâtiments du Roi dans la ville.

Mais où les malheurs sont véritablement déplorables, c'est à la campagne. La récolte des maïs avait été à demi perdue par le coup de vent du premier mars, celui-ci l'a détruite entièrement. Et pour

comble de malheur, les riz que l'on allait moissonner, sont perdus sans ressource. Je n'ai pas eu encore de détail circonstancié de la campagne, mais tout ce que je viens de dire n'est malheureusement que trop vraisemblable, d'après les rapports indirects qui m'ont été faits.

En vérité, Monseigneur, vous devez m'excuser si je prends encore la liberté de vous intéresser pour ce peuple malheureux mais digne de toutes vos bontés. Je sais que c'est à M. de Ternay de vous demander et d'obtenir des grâces pour eux, mais malheureusement il n'arrive point : il lui faudra du temps pour connaître par lui-même ; cependant la colonie souffre et souffrira ; et peut-être périra faute de secours à temps ; car le désespoir a déjà pris de fortes racines dans l'esprit des agriculteurs, et c'est la seule espèce d'homme qui peut assurer au Roi la possession de cette colonie importante.

Je suis avec un très profond respect,

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Ch. Desroches

* * *